

que possible, on devrait tenir un registre contenant le résumé des délibérations du cercle.

Il y aura chaque année un congrès des délégués des Cercles, dans le but d'aider davantage l'agriculture et de rendre les cercles plus prospères. Ce congrès élira un président et un comité général chargés pendant l'année d'étudier tout spécialement ce qui sera de nature à faire prospérer davantage tous les cercles de la province.

*Fête de la pomme de terre.*—A Montdidier, en France, a été célébrée le mois dernier, la fête de la pomme de terre, (du "solanum tuberosum" des savants, de la "battata" des Espagnols, de la "murphy" des vieux Irlandais, enfin de la "potato" des Anglais et des Bretons). La fête fut nommée, par les organisateurs, le centenaire de Parmentier, quoique cet homme énergique, qui a fait à son pays, ce que sir Walter Raleigh a fait pour l'Irlande, soit né, il y a près d'un siècle et demi et décédé deux ans avant la bataille de Waterloo. Il serait plus juste d'appeler le centenaire de Parmentier: le centenaire de la pomme de terre, c'est-à-dire la fête rappelant la centième année depuis l'introduction de cet excellent et précieux tubercule dans la cuisine moderne. En Espagne et en Portugal la battata était connue comme nourriture avant que Raleigh la transporta, de Virginie en Irlande et la planta dans son jardin de Youghal, et en 1832, des champs furent cultivés et Angleterre, sur les bords de la Tweed pour la récolte du tubercule, cinq ans avant que Parmentier l'introduisit en France. Dès d'abord, les Français eurent des défiances sur la salubrité de la pomme de terre. Les uns disaient qu'elle était un poison, d'autres qu'elle engendrait la lèpre, l'opinion générale était que le légume était à peine bon pour nourrir les porcs. Parmentier, cependant, ne devait pas abandonner, en face de l'opposition, ce qui fut le but permanent de sa vie. Plus il rencontrait des difficultés, plus grand était son courage, et plus indomptable sa persévérance. Dans toutes raisons, de bon gré ou de mauvais gré, les oreilles de chacun entendaient les louanges de Parmentier en faveur de son tubercule favori; ainsi que ses allégations que c'était un remplaçant excellent et très économique du tapioca, et que cela constituait la vraie farine du pauvre, en un mot du pain tout fait, fourni par la nature. Un jour, il vint à l'idée à Parmentier d'inviter les savants de Paris à un banquet composé principalement de pommes de terres arrangées de trente trois manières différentes. Les savants vinrent, mangèrent et furent obligés de se soumettre. De là la réputation du légume se répandit dans les salons, les cafés et sur les boulevards. L'on peut dire, par métaphore, que la pomme de terre était dans toutes les bouches. Le roi Louis XVI, portait à la boutonnière de son habit brodé d'or, une fleur de pomme de terre, le jour d'un grand gala, à Versailles: la réputation de Parmentier s'éleva alors, jusqu'au zénith de la gloire. Lorsque cet homme de bien mourut, il fut enterré au Père LaChaise, un monument fut élevé à sa mémoire; autour de ce dernier existe un petit jardin renfermant de nombreux plants de cette racine qu'il a tant aimés et pour laquelle il a tant combattu.

"Béni soit l'homme qui a le premier inventé le sommeil" disait Sancho Pansa: l'on peut dire plus

justement "Béni soient ces hommes courageux et persévérants qui procurent à leurs semblables de quoi se nourrir sainement et à bon marché.

La fête de Montdidier a eu lieu avec le plus grand éclat, en présence des autorités, d'un grand nombre de savants et de populations accourues de tous côtés pour rendre hommage au bienfaiteur de l'humanité.

*Excursion de la "Presse associée," de Québec à la Malbaie.*—Il y a trois semaines, nous recevions du secrétaire de la "Presse associée de Québec" une lettre-circulaire nous conviant à une excursion de Québec à la Malbaie, sur le bateau à vapeur le *Rival* qui inaugurerait ses voyages trimestriels de la semaine, pour l'avantage des cultivateurs et des marchands de la côte nord jusqu'à la Malbaie. Malgré le peu de temps à notre disposition, nous ne pouvions ne pas accepter cette invitation, surtout quand à ces excursions de la Presse on est sûr d'y rencontrer d'aimables et joyeux compagnons qui pour l'occasion font trêve de politique; et quand encore le programme qui était si bien préparé par notre dévoué secrétaire, M. le Dr N.-E. Dionne, nous fait toujours trouver court ces excursions qui sont pour nous non-seulement une occasion de délassement et de joyeuses récréations, mais qui ont en même temps le mérite de nous instruire, nous permettant par là de rendre d'utiles services à nos lecteurs; M. le Dr Dionne pourrait dire: à son pays, par ses impressions de voyages, qu'il met en brochure.

Le cadre de notre journal, à l'égard de ces excursions, ne nous permet pas de donner les détails que pourraient offrir nos confrères qui ont à leur disposition un journal de grand format et paraissant tous les jours. Qu'il nous suffise de dire que chaque fois qu'il nous est permis de visiter pour une première fois, quelques unes de nos riches et industrieuses paroisses, nous essayons à nous rendre compte de la cause de leurs succès et à en tirer avantageusement parti.

À l'égard de nos confrères des villes, nous nous réjouissons chaque fois que l'avantage leur est donné de visiter en corps nos campagnes, car nous savons qu'ils en rapportent d'agréables souvenirs et que toujours ils savent faire l'apothéose de nos campagnes qui font la richesse d'un pays quand on sait les exploiter avec intelligence et profiter des avantages qu'elles possèdent.

Dans le trajet que nous faisons le 19 juin dernier, de Québec à la Malbaie, l'un de nos confrères avec qui nous causions, s'étonnait de voir de loin en loin des maisons isolées, ayant chacune un jardin potager, au bas des immenses caps qui bordent le fleuve St-Laurent. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car ces cultivateurs, malgré leur isolement, vivent heureux et satisfaits de leur sort: la terre que cache ces caps, et un fleuve riche en poissons de toutes sortes, leur fournissent ce qui est nécessaire à leur entretien.

Plus loin encore, les maisons sont plus rapprochées; nous y voyons une église, et c'est là où se groupent les nourriciers de nos villes, braves cultivateurs qui, avant longtemps ouvriront au pays de riches paroisses en arrière de ces caps couverts de pins et de tamaracs; paroisses, disons-nous, qui égalent en richesses productives celles de la Baie St-Paul, des Eboulements et de la Malbaie, tant vantées et si bien appréciées par les nombreux touristes qui y passent la belle saison de l'été.